

Quatre filles de Shanghai

Wu Tong la bonne élève, Lili l'executive woman, Jane la cybernaute sexy et Chonger l'artiste incarnent les Chinoises d'aujourd'hui. Belles, branchées, élégantes mais terriblement prisonnières de leur ultra-moderne solitude. Par Sylvie Levey. Photos Michel Fignuet.



WU TONG ET SES PARENTS.

Dans la banlieue de Shanghai, il est 5 h 30. La petite Wu Tong, 10 ans, se réveille dans sa chambre studieuse, dépouillée des artifices habituels inhérents à l'enfance. Des nounours, elle en a pourtant. On les devine sous l'épaisseur de poussière d'un emballage en plastique hissé au-dessus de la grande armoire chinoise, inaccessible. «Maman ne veut pas qu'ils traînent sur mon lit. Elle a peur que je gaspille mon temps en jouant avec eux.» Car le temps de Wu Tong est précieux. Et hyper-ren-

tabilisé. Il en va de la postérité familiale, qui repose en partie sur les frères épaules de cette fille unique issue d'un amour entre un professeur de chinois classique et une syndicaliste ouvrière. Tandis que la mère tresse les cheveux de son enfant prodige (l'une des meilleures élèves de sa classe), la grand-mère paternelle verse une seconde louche de riz gluant dans le grand bol empli de pattes de poulet caramélisées. Puis c'est la course contre la montre pour gagner l'autre rive de la ville. Dix minutes de cyclo-pousse, une heure d'autobus, puis quinze minutes de marche avant d'arriver – enfin! – à l'école primaire des Fleurs-aux-Sept-Couleurs («Qi si hua xiaoxue»).

WU TONG, 10 ANS. Toute la destinée familiale repose sur les épaules de cette enfant prodige, dressée pour apprendre.



À L'ÉCOLE DES FLEURS-AUX-SEPT COULEURS, DES FILLES UNIQUES ISSUES DE LA POUSSIERE ANTIMACALISTE LANCÉE VINGT-SEPT ANS PLUS TÔT PAR LE PARTI COMMUNISTE.







LILI À SON FIANS EN UN QUARTIER BRANCHÉ DANS UN DÉCOR RÉTRO.

► **AU BOUT DE LA RÉUSSITE, LA CRUELLE SOLITUDE DE LILI**

Pendant ce temps-là, la belle Li Liqun, «Lili» pour les intimes, 39 ans, mère d'un fils de 12 ans, écoute «La Traviata» dans sa Peugeot flambant neuve, afin de tuer le temps au milieu des embouteillages monstrueux du Shanghai marinal. Membre du Parti communiste depuis 1990, cette ancienne diplomate francophone de Pékin a vu son salaire multiplié par sept en passant dans le secteur privé. «J'avais envie de changer de vie... J'ai dû m'en donner les moyens.» Un divorce et un déménagement à la clé. Il y a quatre ans, Li Liqun fit donc ses adieux au gouvernement chinois, ainsi qu'à son mari et à son fils, pour commencer une nouvelle vie en solitaire à Shanghai – vitrine économique de la Chine où tous les rêves ou presque semblaient possibles.

Devenue depuis propriétaire de son appartement – un 100 m² en plein centre-ville – et d'une voiture de

LI LIQUN, 39 ANS. Etre une femme libérée, ce n'est vraiment pas facile. She's the boss... mais elle pleure.

marque étrangère, Lili incarne la femme chinoise moderne et libérée des années 2000. Elle va nager, se faire masser dans des clubs privés et raffole des cours particuliers de golf, le dimanche. Sa garde-robe est pleine à craquer. Et ses week-ends, fort occupés: elle prend l'avion à sa guise pour visiter le reste du pays. Elle communique avec son fils via Internet. Coiffée de sa casquette de vice-directrice chez Peugeot, elle dirige une équipe de cinquante personnes, dont une majorité d'hommes. Et pourtant, le soir, Lili pleure.

«Ce n'est pas de liberté que je rêve. Je meurs d'envie de reconstruire une famille. Je serais prête à tout abandonner pour un amour.» En Chine, aujourd'hui (alors que les hommes n'aiment toujours pas fréquenter des femmes plus diplômées et plus intelligentes qu'eux), le prix de l'émancipation serait donc trop cruel: la solitude. A l'image de nos sociétés occidentales.

WU TONG, L'ENFANT UNIQUE MODÈLE DE LA CHINE NOUVELLE

Il est déjà 7 h 45 à l'école de la petite Wu Tong. Une institution pilote au cœur de l'ancienne concession française qui insiste sur l'éveil créatif de l'enfant, sans pour autant trop s'éloigner des classiques marxistes-léninistes, comme la levée des couleurs chaque matin.

En uniforme rehaussé du foulard rouge hérité des années maoïstes, Wu Tong et ses camarades de classe chantent l'hymne national dans la cour de récréation. Ensuite, c'est le quart d'heure d'éducation civique. A tour de rôle, via des haut-parleurs, les professeurs prononcent la bonne conduite à ces enfants tous uniques, souvent trop gâtés par six adultes (leurs deux parents et quatre grands-parents): «A partir de 8 ans, dites à vos parents de vous laisser venir tout seul à l'école, car vous devez devenir autonome le plus vite possible.» Puis c'est le moment de la distribution des prix...



L'école chinoise décerne en permanence aux bons élèves des galons, aussitôt accrochés aux chemises blanches, pour donner l'exemple. Wu Tong est ainsi devenue, à la grande fierté de son père, «petit cadre» («xiao ganbu»). Une perpétuation du système confucéen des mandarins, qui ne jureraient que par l'élitisme et l'excellence prouvés lors des examens dynastiques. «En Chine, les enfants de moins de 15 ans sont trop nombreux – plus de 400 millions –, explique un sociologue de Shanghai qui préfère garder l'anonymat. Le régime ne fait donc plus aucune différence entre les sexes. Ce qui lui importe, c'est l'excellence. Former à tout prix une élite, filles et garçons, qui un jour dominera le monde.»

Ce matin, Wu Tong a des cernes sous ses lunettes. «Ce n'est pas tant de la pression scolaire qu'elle souffre, nous disent ses parents. C'est plutôt la solitude qui lui pèse. Filles uniques, elle s'ennaie

à mourir, surtout pendant les grandes vacances.» Loes des fournaies d'été, Wu Tong reste enfermée dans leur nouvel appartement climatisé, en banlieue. Un trois-pièces de 130 m², au sixième étage, sans ascenseur. «Rien à voir avec le quartier populaire où elle a grandi, entourée de petits voisins de palier qui déboulaient à la maison pour jouer avec elle.»

«Moi, renchérit la fillette, je rêve toujours d'avoir un petit frère.» Par bonheur, et conformément à la nouvelle loi sur la natalité, lorsqu'elle sera grande – à condition de se marier avec un enfant unique comme elle –, Wu Tong pourra mettre au monde deux bébés.

JANE OU LA GÉNÉRATION DÉBRIDÉE DES CYBERNAUTES

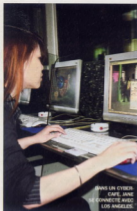
Les enfants... C'est la peur bleue de Jane – de son vrai prénom, Chen Jie –, 24 ans. «Je n'utilise pas de préservatifs. Je fais confiance à mes copains: ils sont tous très propres et

n'ont pas le sida. En revanche, je ne voudrais pas me retrouver avec une grossesse sur les bras.» Son «remède»: avaler après chaque rapport la fameuse pilule d'urgence qui empêche de tomber enceinte («Jinji biyuan yao»). «En Chine, ça ne coûte pas cher: 20 yuans (moins de 2 €, *ndlr*) la boîte de deux dragées, délivrée sans ordonnance. J'en ai toujours une dans mon sac», lâche-t-elle en riant, entre deux appels sur son téléphone portable auxquels elle répond indifféremment en mandarin ou en anglais.

Il est maintenant 11 heures. Jane, la très sexy standardiste du restaurant le plus couru de la ville, M on the Bund, vient d'arriver au travail. Un bureau minuscule, adjacent aux cuisines, niché au septième et dernier étage d'un bel immeuble Art déco. «J'ai tellement de rêves dans la tête... J'adorerais, par exemple, posséder ma boutique de vêtements. Mais pour cela, je dois gagner beaucoup d'argent... Et essayer d'en ▶

LA CONCESSION PEUGEOT
AVEC LIU ET DES OUVRIERS
SOUS SES ORDRES.





DANS UN CYBER-CAFFÉ, JANE SE CONNECTE AVEC LES ANGLAIS.

► dépenser moins», reconnaît-elle. Pour l'instant, 70 % de son salaire se retrouve sur son corps de rêve (des minijupes, des boas en fourrure ou en plumes, des cuissardes, des chapeaux, de la dentelle...), ou dépensé lors des sorties avec ses deux meilleures copines – Li et Bing Bing, rencontrés grâce à Internet.

«Nous sommes des webfriends», renchérit-elle dans la langue de Shakespeare. Pour cette première génération d'enfants uniques issus de la politique antinataliste officialisée en 1978, c'est la grande mode. «Mon amoureux actuel est, bien sûr, un cybernaute – qui plus

est: un ABC de Los Angeles (*un Chinois de la diaspora parlant couramment l'anglais, ndr*). Je n'aime pas du tout les yeux débricés, ni les longs nez des Occidentaux. Je trouve qu'un homme asiatique a plus de caractère. Et si, en plus, il maîtrise l'anglais, c'est l'idéal.»

Cette jeunesse chinoise nationaliste qui prise le métissage linguistique tricote le mandarin d'un maximum de mots anglo-saxons. Jane nous dit alors avoir rendez-vous «tonight» avec Li et Bing Bing, dans un restaurant de nouilles très «spicy»; puis elles iront en boîte où ça sera «cool», avant de rentrer dormir chez leurs parents qui «nous imaginent encore vierges, "of course!"»

CHONGER, LA BELLE EXCEPTION QUI CONFIRME LA RÈGLE

A 15 heures, le soleil trône encore très haut dans le ciel d'hiver. Une lumière vive arrose les 1 000 m² du nouvel atelier de Jiang Chonger, en bordure de la rivière Suzhou, le quartier des anciens docks opiomanes de Shanghai. Cette artiste éclectique de 28 ans (peintre, architecte d'intérieur, designer de bijoux et de meubles exposés à Paris, New York, San Diego et Genève) fait depuis l'an dernier la une des magazines chinois. Sa vie, sans doute moins légère

que celle de Jane et de ses copines, n'en est pas moins intense, d'autant que Chonger est une miraculée: «Je n'aurais pas dû venir au monde; je dois la vie à ma grand-mère.»

La scène se passe en 1976, l'année de la mort du Grand Timonier. La mère de Chonger, qui a déjà un fils, est enceinte de cinq mois lorsqu'un émissaire du Planning familial frappe à sa porte. Il veut la convaincre d'avorter. Les démographes chinois prennent enfin conscience des conséquences dramatiques de la politique nataliste lancée quelques années plus tôt par un certain Mao Zedong, soucieux d'accroître le nombre de ses petits soldats pour sa révolution prolétarienne. La grand-mère de Chonger, épouse du célèbre peintre chinois Jiang Xuan-yi (qui fut l'un des premiers artistes de renom à partir étudier au Japon), s'oppose alors fermement à l'irréparable. Et s'engage à élever elle-même l'enfant qui naîtra quatre mois plus tard. Une fille: Chonger.

En dépit de sa lignée (son père étant, par ailleurs, le plus célèbre des urbanistes de Shanghai), la petite rescapée ne fut pas élevée dans la soie. Au contraire! Pensionnaire dès l'âge de 3 ans, elle transportait pendant ses vacances scolaires des briques de charbon pour chauffer la vieille maison familiale – récemment engloutie sous les bulldozers de la modernité. Il lui fallait marcher longtemps dans le froid hivernal du Shanghai des années 1980. «Mais j'ai eu cette chance d'avoir un frère. D'emblée, j'ai pu comprendre l'amour, la générosité, les jolies connivences... Des valeurs qui structurent l'individu pour toujours.»

Ce que Chonger pense de la politique de l'enfant unique? Silence. «Il paraît que c'était vital pour mon pays!» ►



JANE TRAVERSE LES CUISINES DU RESTAURANT ON THE BUND.

JANE, 24 ANS. Gagner de l'argent pour le dépenser en fringues... Un plaisir immédiat à défaut de vrai bonheur.

Quatre filles de Shanghai

► Et puis, cela aura sans doute aidé à changer les mentalités archaïques des Chinois. Des millions de familles sont peut-être en train de jeter aux orties leurs préjugés sur la supériorité du garçon. Ils n'ont droit qu'à un bébé. Et ils doivent l'aimer, fille ou garçon.

Chonger, elle, désire avoir beaucoup d'enfants. Mais plus tard... bien qu'elle approche déjà de la trentaine. Traditionnellement, en Chine, l'enfant doit venir au monde avant les 30 ans de la mère; après, on est taxée de vieille. Le pire étant sans doute d'être encore oélibataire à cet âge. «Mais comme j'ai vécu à l'étranger – à Nice, notamment, où j'ai fait des études –, les gens ne me perçoivent plus comme une Chinoise ordinaire.» Si elle épouse un jour un étranger, ou décide de s'expatrier, conformément à la loi, Chonger pourra (sans payer de taxes) mettre au monde autant d'enfants qu'elle le souhaite.

«En fait, je suis ravie d'être née à cette période charnière, même si, enfant, j'ai souffert. Ça m'a permis d'avoir

les pieds dans des mondes opposés.» Cette société en mutation permet à l'artiste d'explorer et d'exposer librement... «J'ai toujours eu l'impression d'être différente des autres filles. Mon privilège a été ma famille, qui m'a nourri, non pas de valeurs matérielles, mais de rêves spirituels. C'est peut-être ce qu'il manque à la génération d'enfants uniques pourris gâtés: un idéal immatériel dans la tête. À 80 ans, ma grand-mère rêve encore d'aller voir, le mois prochain, à San Diego, la double exposition de mes peintures et de celles de mon grand-père, pour la première fois réunies.»

LES FILLES DE DEMAIN, HEUREUSES ET INSOUCIANTES

A 20 heures, dans un restaurant de pâtes, rue Tian Mu Zhong. «Je ne rêve pas d'aller vivre aux Etats-Unis, explique Jane, je veux rester près de mes parents. Après tout, Shan-



CHONGER, SA MÈRE ET SA GRAND-MÈRE SUR LES LIEUX DE L'ONCLE

ghai est une ville plus sûre que New York. C'est Bush lui-même qui nous l'a dit à la télé.» Contrairement à Chonger ou à Lili, Jane et les filles des villes de sa génération n'ont jamais eu les pieds dans plusieurs mondes. Dopées dès la maternité par leurs parents et grands-parents au lait de vache enrichi (après des millénaires de prédominance du lait de soja), elles voient la vie en rose.

Finis la carrière à vie, et le fameux «bol de riz en fer» des années révolutionnaires, lorsque l'Etat-providence assurait un emploi, puis une allocation de retraite à vie. Les jeunes femmes des années 2000 se baladent d'un emploi à ►



**CHONGER,
28 ANS.
Rescapée
de la politique
de l'enfant
unique puis
élevée à
la dure,
aujourd'hui
elle crée,
expose, écrit...**

JEAN-LUC DOMENACH, SINOLOGUE.

«En dépit des apparences, la femme chinoise est l'une des moins libres.»

M. G. : En tant qu'Occidental vivant en Chine, quel regard portez-vous sur les femmes chinoises?

J.-L. D. : À Pékin, par exemple, beaucoup de jeunes femmes ont une apparence très occidentale, mais on sent chez elles une grande tension émotionnelle. Elles sont tellement habituées à se mêler des hommes qu'elles ne maîtrisent pas très bien la séduction. Et elles ne rêvent que d'épouser un Occidental.

M. G. : Pourtant, notre reportage montre des femmes vivant d'une manière assez moderne...

J.-L. D. : Oui mais cette liberté se paie au prix d'une violence extrême. Le couple urbain chinois est un champ de bataille. Les femmes qui s'autonomisent sont souvent en guerre froide ou ouverte avec leur mari. Elles font chambre à part et demandent fréquemment le divorce. Parfois, elles tuent calmement leur mari. La vague d'assassinats conjugaux véritable phénomène social, fait une des joies.

M. G. : A la suite de la «politique

de l'enfant unique», beaucoup de bébés filles ont été avortées, ou n'ont pas été déclarées à l'état civil. Où en est-on aujourd'hui?

J.-L. D. : C'est surtout dans les campagnes pauvres que l'élimination des filles a été particulièrement importante. On considère qu'il manque actuellement 10 % de femmes par rapport à la distribution normale des sexes. Le déséquilibre démographique est tel que l'on importe des femmes comme des marchandises dans les zones frontalières du Vietnam et de la Corée.

M. G. : Le gouvernement chinois est-il conscient de cette catastrophe humaine?

J.-L. D. : Oui. Il a d'ailleurs lancé de vastes campagnes d'information. Des camionnettes des comités locaux du parti sillonnent les campagnes les plus reculées pour promouvoir l'égalité des sexes. Mais seul un véritable développement économique et culturel aura une influence durable.

M. G. : Plus globalement, qu'en est-il, à l'heure actuelle, de l'égalité homme-femme?

J.-L. D. : On est vraiment dans une période charnière, entre deux systèmes de valeurs très contradictoires. Dans les zones urbaines et dans les campagnes qui sortent de la misère en s'ouvrant sur le commerce, les femmes acquièrent un peu d'autonomie, tout en restant asservies à un système radicalement patriarcal. D'une manière tragique, leur premier acte de résistance, c'est le suicide. Quand elles voient s'enrouvrir la possibilité d'une liberté qu'elles ne peuvent pas atteindre, la tension est telle qu'elles craquent et tentent d'échapper à leur sort en avalant des insecticides par exemple. La Chine est le seul pays au monde où les femmes se tuent plus que les hommes. D'après les organisations internationales, la femme chinoise est l'une des moins libres au monde.

Propos recueillis par
Elisabeth Alexandre

À LIRE : «Une Chine sans femmes?», d'Isabelle Attané (éd. Fernin, coll. «Asie(s)»).



l'autre, portées par la croissance économique (10 % l'an) et les belles perspectives d'avenir (les jeux Olympiques de Pékin, en 2008, suivis de l'Exposition universelle de Shanghai, en 2010)... sans oublier les rêves de suprématie mondiale aux alentours de l'an 2040.

Il est 22 heures rue Xing Guo. Pour s'amuser un peu avant d'aller danser au Park 97, Jane et ses deux webfriends se glissent dans une autre jadis subversive, taxée de contre-révolutionnaire: un sex-shop. Sous la houlette du Parti communiste, les temples du plaisir se multiplient, avec leurs slogans pour le moins explicites: «Faites l'amour pour l'amour, plutôt que pour procréer.» Les ads de Shanghai n'ont donc pas eu besoin de leur révolution sexuelle, elle leur a été servie sur un plateau doré par un régime obsédé par la surpopulation.

«En Chine, conclut le sociologue anonyme, les tabous ne sont plus là où on les attend. Le sexe et le plaisir n'ont plus rien d'illicite – ni l'enrichissement d'ailleurs, encouragé par le Parti unique. Le seul tabou reste la démocratie. Mais dans leur grande majorité, les Chinois s'en fichent pas mal!»

Sylvie Levy

JANE et ses copines, dans l'un des innombrables sex-shops de la ville.

